THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1207



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Le
Prêtre de Paris
ou
La journée des Dupes
—
Communiqué
par Gilbert Duclos
ainé.

REVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.

FRATERNITÉ

LA PRISE DE PARIS,

OU

LA JOURNÉE DES DUPES,

Comédie en deux actes, en prose :

Par le citoyen GILBERT DUCLOS.

Prix, trente sols.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

L'an troisième de la République.

LA PRISE DE PARIS,

OU

LA JOURNÉE DES DUPES,

Comédie en deux actes, en prose :

PAR M. ÉTIENNE GUBERT DUCROS.

Prix, deux sols.

BIBLIOTHÈQUE
DE
PARIS

A PARIS,

Chez les Marchands de Nouveautés.

L'an troisième de la République.

LA PRISE DE PARIS ;

OU

LA JOURNÉE DES DUPES.

Comédie en deux actes, et en Prose.

ACTE PREMIER.

Le théatre représente un sallon, d'un côté une porte donnant dans l'appartement de Révecreux ; de l'autre, un oratoire avec une niche.

SCÈNE PREMIÈRE.

RÉVECREUX, *en robe de chambre.* DORIVAL père. *Ils sortent de l'appartement de Révecreux.*

DORIVAL.

JE conviens que Lisimon, en vous créant tuteur de sa fille, vous a laissé le maître de fixer l'époque de son mariage avec mon fils ; c'est qu'il avoit cru qu'étant son oncle, et vieux garçon, vous vous seriez intéressé à son bonheur, comme si elle eût été votre propre enfant : combien il s'est abusé ! ne trouvant rien à objecter contre Dorival, vous

avez long-temps prétexté la trop grande jeunesse d'Angélique : elle a enfin atteint les dix-huit ans, que vous sembliez avoir prescrits pour leur union : mais, loin de vous y être prêté, votre mauvaise volonté s'est manifestée de la manière la plus extravagante : (*avec indignation*) vous les marierez, dites-vous, aussitôt que vous apprendrez la prise de Paris.

REVECREUX.

Ce moment-là n'est peut-être pas si éloigné.

DORIVAL.

J'ai peur, en vérité, qu'on ne nous écoute : vous deviendriez la fable et la risée de tout Bruxelles. Quel rapport peut-il exister entre la prise de cette ville, et le mariage de votre nièce ? Passe encore si la dot étoit hipotéquée sur les brouillards de la contrerévolution.

REVECREUX, *piqué.*

Ma nièce, ne peut former un établissement solide, que l'ordre ne soit rétabli chez nos voisins, et que nous ne soyons nous-mêmes tranquilles dans nos foyers. Que voulez-vous que je vous dise ? vous passez dans l'esprit de bien des gens, vous et votre fils, pour des agens secrets de la Propagande ; on sait l'accueil que vous avez fait aux françois l'année dernière.

DORIVAL.

Oui, j'ai accueilli, comme je le devois, ces braves républicains, et je n'ai point eu lieu de m'en repentir : ils ont honoré l'hospitalité que je leur ai offerte. Mais, vous ! qui recevez-vous journellement ? des Emigrés ! cette vile écume de la nation françoise ! gens sans frein, sans mœurs, sans probité ; qui n'ont plus rien à ménager, parce qu'ils ont rompu, par le crime, tout pacte avec la société.

REVECREUX.

Monsieur Dorival, vous commencez à m'échauffer la bile.

DORIVAL.

A la dépense extraordinaire que vous faites pour héberger ces *honnêtes gens*, aux projets insensés qui vous roulent sans cesse dans la tête et qui vous ruinent ; je crains bien que vous ne soyez pas en état de rendre des comptes.

REVECREUX.

Et vous osez me dire ces choses-là en face?

DORIVAL.

Je vous le répète : vous faites un abus indigne du pouvoir qu'un frère vous a confié trop légèrement : en tout cas, nous avons sa promesse par écrit : nous saurons recourir à l'autorité de la loi. (*Dorival sort*).

SCÈNE II.

REVECREUX, *seul.*

QUEL dommage qu'il faille deux témoins pour faire pendre un homme ! injurier les puissances ! blasphêmer contre les autorités légitimes ! si j'avois eu vingt ans de moins ; je lui en aurois demandé raison. . . . Il est vrai que j'ai placé partie de la dot dans l'entreprise de mon intime ami l'abbé Prospectus : mais, c'est un argent assuré, qui doit me rapporter cinquante pour cent quand la contrerévolution sera faite. S'il falloit remplir ce vuide, je serois obligé de vendre de mon bien ; je me sais donc bon gré d'avoir saisi ce nouveau délai : ce qui m'inquiète un peu, c'est le dédit que le jeune Dorival m'a extorqué. Paris pris, je me vois contraint de signer le contrat, ou de lui payer sur le champ cent mille écus : étrange perplexité ! heureusement que nous avons encore de la marge ; je suis d'avis qu'avant de marcher sur

cette ville, nous soyons maîtres de toutes les places fortes : c'est un mauvais sistême de les laisser derriere soi : Fréderick Guillaume se rappellera long-temps son équipée des plaines de Champagne. Mais les folies des autres sont perdues pour nous : il faut décidement que je me rende au quartier-général de la grande armée, pour faire part de mon plan aux généraux de la coalition; sans cela, ils feroient encore un pas de clerc... ils ne manqueront pas de me dire que les siéges... sont longs et meutriers, que ces républicains se battent comme des enragés ; que ni la bombe, ni les boulets rouges ne les font capituler, et qu'il vaut mieux donner quelque chose au hasard, qui quelquefois nous sert mieux que la prudence : à tout cela, je ne saurai trop que répondre, mais je leur soutiendrai mordicus, que mon sistême vaut mieux que celui qu'ils ont adopté. Ah ! si la trahison ne vient point à notre secours, nous aurons bien du mal de terminer cette année.

(*Il rentre chez lui*).

SCÈNE III.

Frontin est en grand deuil. FRONTIN, LE COLPORTEUR.

LE COLPORTEUR.

D'ou vient ce lugubre costume ? est-ce qu'il vous est mort quelqu'un ?

FRONTIN.

Non, mais monsieur Rêvecreux qui est un zélé royaliste, me fait porter le deuil de toutes les monarchies qui meurent sans postérité ; nous l'avons pris, il y a près de deux ans, pour la monarchie françoise : hélas ! je crains bien que

l'année prochaine, nous ne soyons en deuil de toute l'Europe.

LE COLPORTEUR, *tirant sa montre.*

Je suis surpris que le jeune Dorival ne soit point encore au rendez-vous.

FRONTIN.

Allons, tu n'es pas une jolie femme : on peut y manquer impunément.

LE COLPORTEUR

C'est que nous autres colporteurs, nous avons plus d'une affaire.

FRONTIN.

Est-ce quelque brochure ? je suis dans ses intérêts, et tu peux sans rien craindre....

LE COLPORTEUR.

Nous sommes de vieux camarades : tu ne voudrois pas me perdre. Tiens, voici qui sort de notre fabrique. (*Il lui donne un imprimé*).

FRONTIN.

Supplément à la gazette de Bruxelles, contenant la relation de la prise de *Paris*.

LE COLPORTEUR.

Il m'a dit qu'il vouloit se donner carrière aux dépens de quelque nouvelliste.

FRONTIN.

Cela suffit, je le lui remettrai.

LE COLPORTEUR.

Il me faut de l'argent.

FRONTIN.

Il est un homme d'honneur : je suis sa caution. Repasses vers les trois heures, nous dînerons ensemble.

LE COLPORTEUR.

Pourvu qu'il ait de bon vin.

FRONTIN.

Nous boirons celui du Patron ; c'est t'en dire assez. (*Le colporteur sort*).

SCÈNE IV.

FRONTIN, *seul.*

LE tour n'est pas mal imaginé : le coup est hardi : mais, pourquoi Dorival m'en a-t-il fait mistère, après tous les services que je lui ai rendus ? il mériteroit. . . . le voici : ne condamnons jamais les gens sans les entendre.

SCÈNE V.

DORIVAL *fils*, FRONTIN.

DORIVAL.

TU vois un amant au désespoir : mon père vient de faire une nouvelle démarche auprès de l'oncle d'Angélique ; ce n'est point un oncle ; c'est un vieux célibataire dont l'ame est fermé depuis long-temps aux attraits du sentiment et de la nature : durs pour eux-mêmes et plus durs encore pour les autres ; ces êtres-là n'aiment point à voir contracter des mariages ; les rendre témoins du bonheur de deux époux, c'est leur faire sentir qu'ils n'ont existé qu'à demi !

FRONTIN.

(*à part*) Je le vois venir, (*haut*) rassurez-vous, mon-

sieur, vous ne mourrez point célibataire ; mon maître a rêvé tte nuit qu'on avoit emporté Paris d'emblée par le fau- bourg Montmartre.

DORIVAL.

Laissons-là la plaisanterie, Frontin ; ni Angélique, ni moi, ne voudrions du bonheur au prix du sac d'une ville ! Périssent les tyrans qui dirigent le fer de leurs satellites dans le flanc des citoyens paisibles, et qui, dans les entrailles palpitantes des mères, vont détruire l'espoir des générations futures ! . . . . . Je fais une réflexion ; il a rêvé, dis-tu, la prise de Paris ? si l'on changeoit son rêve en réalité par un récit apocryphe ? . . .

FRONTIN.

(*à part*) L'y voici : (*haut.*) hélas ! ce seroit un piége bien inutile ; il a été si souvent abusé de la sorte, qu'il ne croit plus qu'aux nouvelles qu'il a forgées lui-même, ou à celles qu'il voit imprimées dans la gazette de Bruxelles, avec approbation et privilège.

DORIVAL.

Frontin, veux-tu me servir en cette conjoncture !

FRONTIN.

Pourvu que ma délicatesse. . . . .

DORIVAL, *lui jettant une bourse.*

Voilà pour alléger tes scrupules.

FRONTIN.

Je l'accepte sans scrupule : car c'est à titre de prêt, voilà ma reconnoissance. (*lui présentant le supplément à la gazette.*)

DORIVAL, *le refusant.*

Eh ! c'est un pur don : je vais la mettre en pièces.

FRONTIN, *le lui présentant ouvert.*

Quand vous l'aurez lu, j'y consens : . . . un colporteur de mes amis me l'a confié.

DORIVAL.

Je suis fort heureux que cela soit tombé en si bonnes mains.

FRONTIN.

Je suis jaloux de l'invention ; mais ce sera le diable pour le détromper.

DORIVAL.

Mon pauvre Frontin !

FRONTIN.

Vous avez conçu un projet dont l'exécution m'effraie.

DORIVAL.

Eh bien, je te promets deux mille florins et la main de la suivante, si tu réussis à me faire épouser la maîtresse.

FRONTIN.

Ceci demande réflexion : permettez que je me consulte un moment : car nous avons chez nous deux principes, le bon et le mauvais ; d'un côté, le bon principe me défend d'agir contre les intérêts du meilleur des maîtres ; il est vrai que le prétexte qu'il a pris pour différer une union sortable et légitime est si choquant et si absurde, que cela feroit pardonner cette petite supercherie. D'un autre côté, l'amour, (j'allois dire le mauvais principe) l'amour, dis-je, car l'argent est un motif trop vil ; l'amour appuie furieusement... gare la balance.... encore un peu.... allons.

DORIVAL, *vivement.*

Songes, que tu me rends la vie.

FRONTIN.

C'est fait : cette dernière considération l'a emporté ; que ne feroit-on pas pour sauver la vie à son semblable ! en France, à l'heure qu'il est, un pareil trait me vaudroit une couronne civique : tant il est vrai que les meilleures actions déplacées

perdent tout leur mérite. Je vais donc mettre les fers au feu ; la gazette arrive précisément ce matin : aussitôt que je l'aurai, j'y glisserai votre supplément.

DORIVAL.

Le point important, c'est d'empêcher que qui que ce soit ne l'aborde avant la signature du contrat.

FRONTIN.

Voilà le diable ! je vais avoir bien de la tablature ; il pleut chaque jour dans cette maison une nuée d'émigrés : c'est pire que les sauterelles d'Egypte. La faim, dit le proverbe, chasse le loup hors du bois ; leurs altesses flairent un repas d'une lieue à la ronde : ce n'est pas pour leur en faire un reproche ; elles dînent rarement et ne soupent jamais : elles vivent aussi frugalement que des Spartiates ; il ne leur manque que leurs vertus.

DORIVAL.

Je vais de ce pas me concerter avec Angélique.

FRONTIN.

N'oubliez pas de toucher un mot à Marinette, vous m'entendez ? la perspective du mariage ! . . c'est le vrai moyen de mettre une fille dans nos intérêts : agissez pour moi comme pour vous, à la conclusion près dont je vous dispense.

DORIVAL, *sortant.*

Fais bien mes affaires, et je te réponds des tiennes.

SCENE VI.

FRONTIN, *seul.*

Allons, Frontin, réveilles-toi : ne devrois-tu pas mourir de honte de n'avoir encore rien fait, à un âge où tes an-

cêtres s'étoient déjà élevés par les plus fameux exploits : montres-toi le digne héritier de leurs grands talens pour la fourberie ; et que tes hauts faits, jettant un nouvel éclat sur la race des Frontins, rendent ton nom vainqueur de l'oubli en le consacrant à l'immortalité. Bon, voici justement mon homme, je vais tout doucement sonder le terrein, afin de ne point bâtir sur le sable.

SCÈNE VII.

REVECREUX, FRONTIN.

REVECREUX.

FRONTIN, il faut tout disposer pour notre départ ; je me rends au quartier général du prince de Cobourg, afin de servir auprès de lui en qualité de volontaire.

FRONTIN.

(*à part*). En voici une, par exemple, à laquelle je ne m'attendois pas. (*haut*) Y pensez-vous, monsieur, à votre âge, à soixante-dix ans, avec votre asthme et vos rhumatismes ? voilà une belle complexion pour aller bivouaquer.

REVECREUX.

Je sens bien que je ne suis plus guère bon que pour le conseil : mais, c'est toujours quelque chose.

FRONTIN, *avec un ton patelin.*

Je crains, monsieur, que vos conseils ne soient plus de saison.

REVECREUX.

Comment ?

FRONTIN.

Vous n'avez pas envie, je pense, d'arriver comme les goujats de l'armée, sur un champ de bataille, pour dépouiller les morts ?

REVECREUX.

Que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Je veux dire, monsieur, que la paix pourroit bien être faite au moment où je vous parle.

REVECREUX.

La paix, coquin, la paix ! si j'attrape un bâton.

FRONTIN.

Ce ne seroit pas en effet le moyen de nous la donner: lais, enfin, si, comme on le dit, Paris a été enlevé ar surprise.

REVECREUX.

Par surprise ! ah ! que je serois charmé si l'on faisoit juse de tous ces fabricateurs de gazettes à la main ! je vourois les voir tous pendre à ma porte : combien de fois 'a-t-on pas dit, Fréderick-Guillaume a fait une entrée brilante à Paris ! les parisiens ont apporté les clefs de leur ille à Léopold ! . . . allez conter à d'autres vos sornettes.

FRONTIN.

Je suis pour le moins aussi incrédule que vous sur cet rticle ; je ne vous ai entretenu de cette nouvelle que par manière d'acquit ; je ne vous ai pas même dit que les émirés avoient étouffé à force de caresses, le cheval du courier qui en avoit apporté la dépêche officielle ! enfin, c'est e bruit de toute la ville.

REVECREUX.

Rien de plus absurde ; cela n'entre point dans mon

plan. . . . Frontin, il faut mander un armurier pour mettre en état mes pistolets et ma carabine.

FRONTIN.

Vous allez vous charger-là de meubles inutiles : on dit que lorsque ces républicains vont un certain pas qu'ils appellent le pas de charge, et c'est leur allure ordinaire, ils donnent à peine le temps d'amorcer.

REVECREUX.

Tais-toi ; j'ai tiré de ma cassette l'uniforme que je portois aux guerres d'Italie : il a besoin d'être battu.

FRONTIN.

Oui, pour le voir tomber en loques ; et puis, ne pourriez-vous pas me dispenser de travailler pour les républicains ?

REVECREUX.

Expliques-toi ?

FRONTIN.

Je vous réponds qu'ils le battront bien eux-mêmes.

REVECREUX.

Le bourreau ! . . . il faut en même-temps me tenir prêt mon cheval de bataille.

FRONTIN.

Monsieur, prenez-y garde ; il est sujet à prendre le mors aux dents : s'il alloit vous emporter au cœur de la France ?

REVECREUX.

Tu commences à m'impatienter.

FRONTIN.

Pour ressembler à un chevalier errant, il ne vous manque plus que de prendre votre nièce en croupe derrière rossinante : mais, voici ce qu'il y auroit à appréhender. Vous sémeriez par-tout la crainte et l'effroi ; elle, le desir et l'espérance : vous inspireriez la terreur ; elle, un sentiment

plus doux ; vous feriez pâlir les plus téméraires ; elle, donneroit de l'audace aux plus timides ; tout plieroit devant vous ; le plus lâche trouveroit du cœur devant elle ; vous croiriez porter la mort ; et les mourans lui devroient la vie. Oh non, monsieur, je ne vous conseille pas de l'emmener, si vous ne voulez pas tirer votre poudre aux moineaux.

REVECREUX, *après avoir témoigné une impatience progressive.*

Oh ! le maudit babillard ! qui te dis que je veux l'emmener ? elle entrera ce soir au couvent.

FONTIN.

Voilà une belle chûte ! vous feriez mieux, ce me semble, de la marier avant votre départ.

REVECREUX, *voulant le prendre à la gorge.*

Tiens, je t'étrangle : comme si le traître ne savoit pas que je ne dois y pourvoir qu'après avoir mis les françois à la raison.

FRONTIN.

Monsieur, les honnêtes filles ! . . .

REVECREUX.

Si tu dis encore une parole ! . . . je veux être obéi.

(*Il rentre chez lui*).

SCÈNE VIII.

FRONTIN, *seul*

PAUVRE demoiselle ! s'il faut attendre jusques-là, vous courez grand risque de mourir vierge et martyre. Heureusement que voici un pourvoyeur.

SCÈNE IX.

DORIVAL *fils*, FRONTIN.

DORIVAL.

Je sors d'avec Angélique : les femmes sont timides; elle fait encore quelques difficultés pour entrer dans nos vues; mon père s'est chargé de les applanir; maître Lambin, notaire, est prévenu et se tiendra à portée : voici la gazette, nous n'avons pas un instant à perdre.

FRONTIN.

Sans doute, car il part pour l'armée et sa nièce pour le couvent.

DORIVAL.

Les françois pourroient bien épargner à monsieur Rêvecreux les frais du voyage.... Personne ne nous écoute.... Charleroy est pris, Cobourg a été battu à plate couture... on se le dit encore à l'oreille... j'ai vu beaucoup de figures allongées... le gouvernement a déjà plié bagage.

FRONTIN, *avec joie.*

Les républicains vont donc nous rendre une seconde visite : les aristocrates, je crois, n'auront pas si beau jeu que dans la première.

DORIVAL.

Tu n'en est pas fâché ?

FRONTIN.

Moi, fâché ! je suis sans culotte dans l'ame : je jouerois les têtes de tous les rois de l'univers à croix ou pile. Allez, si je ne fais pas ouvertement la guerre aux despotes, je ne

les en abhorre que davantage ! vous savez quel effet produit la haine, quand elle est concentrée ; cela suffoque ; mais, comme j'ai le caractère gai, cela s'évapore ordinairement en raillerie et en sarcasmes : oh ! la bonne journée pour moi : *ce sera la journée des dupes.* Comme je vais m'en donner à cœur joie à leurs dépens ?

DORIVAL.

Tu quitterois donc volontiers le sol flétri de l'esclavage, pour aller respirer l'air vivifiant de la liberté?

FRONTIN.

Sur-tout avec Marinette.

DORIVAL.

Tu aurois donc un furieux foible pour cette fille ?

FRONTIN.

Cela va jusqu'à la timidité ; cependant je ne suis pas poltron avec les femmes : comment a-t-on pris la chose ?

DORIVAL.

Tu es le plus heureux, comme le plus gai des mortels ; dès ce moment, tes gages courent à mon service.

FRONTIN, *arrangeant le supplément dans la gazette.*

Ouf ! monsieur ; vous venez de m'ôter un poids bien lourd de dessus la conscience : il est dans l'ordre actuellement que je serve vos intérêts ; vous voyez que comme beaucoup de gens, je connois mieux la morale que je ne la pratique. Je me réserve néanmoins de ne prendre congé de monsieur Rêvecreux, qu'en *tems* et *lieu*. Car, je pense bien qu'après ce bel exploit, il me faudra déloger d'ici, sans tambour ni trompette ; mais, je l'entends : éloignez-vous. Al-

lons, Frontin, de la présence d'esprit, mon ami ! vois au bout de la carrière, Marinette qui te tend les bras.

(Dorival sort.)

SCÈNE X.

REVECREUX, FRONTIN.

REVECREUX, *habillé en grand deuil.*

FRONTIN, je vais sortir pour prendre congé de mes amis.

FRONTIN, *lui présentant la gazette.*

Le facteur l'apporte à l'instant.

REVECREUX, *mettant ses lunettes.*

Voyons.... il y a un supplément : c'est quelque chose d'intéressant sans doute.

FRONTIN, *à part.*

Pour nous.... il a peine à en croire ses yeux.

REVECREUX.

Ciel !... est-il possible ?... mais non... oui, parbleu... je crains de me faire illusion. (*Il ôte ses lunettes*).

FRONTIN.

Il paroît, monsieur, que c'est quelque chose d'extraordinaire.

REVECREUX.

Ah ! Frontin, je n'en puis plus.

FRONTIN, *lui donnant un fauteuil.*

(*à part*). Il se trouve mal.... (*haut en lui présentant un flacon*) monsieur, respirez un peu d'eau des carmes.

REVECREUX,

PRÉFACE.

Les Répertoires des différens spectacles de Paris se trouvant surchargés de pièces à l'étude, ce qui pouvoit faire craindre un retard fâcheux pour la représentation de cet Ouvrage, l'auteur s'est décidé à le faire imprimer, afin de procurer à ses compatriotes des départemens la lecture ou la représentation d'une comédie gaie & patriotique. Elle est le fruit de la convalescence d'un militaire, qui a cru que ce n'étoit pas perdre tout à fait son temps que de l'employer à combattre les ennemis de la république avec les armes de la raison & du ridicule. L'auteur avoit composé, en 1787 vieux style, une petite pièce intitulée *la Politicomanie* ou la *Prise de Constantinople*, qui n'a pu être jouée à Paris à cause de la rigidité de la censure; elle a été représentée depuis sur plusieurs théatres des départemens : cette pièce a servi de cannevas à celle-ci.

L'auteur espéroit voir jouer sa pièce au théatre de l'Egalité, mais sa dissolution qui vient d'avoir lieu, l'a décidé à autoriser le théatre de la Gaieté à la représenter, en se réservant le droit de la donner à tout autre spectacle de Paris.

Faute essentielle à corriger.

Page 49, *avant-dernière ligne* : j'ai toujours remarqué du bon sens dans ce Frontin. *Lisez* : j'ai toujours remarqué du bon dans ce Frontin.

PERSONNAGES.

RÊVECREUX, grand politique, *oncle & tuteur d'Angélique.*

DORIVAL, père, *patriote Brabançon.*

DORIVAL, fils, *amant d'Angélique.*

ANGÉLIQUE, *promise à Dorival, fils.*

FRONTIN, *valet de Rêvecreux.*

MARINETTE, *suivante d'Angélique.*

Un Commandant de bataillon françois.

Son Neveu, jeune volontaire, *rôle à jouer par une femme.*

PROSPECTUS, *abbé émigré.*

CROUPIGNAC, *gascon émigré.*

Grouppe de quatre émigrés. *Leurs rôles sont numérotés.*

LAMBIN, bègue, *notaire.*

Un Colporteur.

Un Laquais.

La scène est à Bruxelles, chez Rêvecreux.

Le théatre représente un sallon avec deux portes de chaque côté. Dans le fond un oratoire avec une niche entre deux croisées.

REVECREUX, *à la renverse dans le fauteuil.*

Ta nouvelle..... se confirme. (*Il laisse tomber la feuille*).

FRONTIN, *la ramassant et l'examinant.*

Je vous l'avois bien dit ! oh ! je ne suis point de ces fabricateurs de gazettes à la main, (*à part*) elles sont imprimées.

REVECREUX, *de même.*

Je ne reviens point.... de ma surprise... le saisissement !

FRONTIN.

Une autrefois, monsieur, vous prendrez de mes almanachs : sachez qu'un de mes oncles avoit servi le petit cousin d'un arrière-neveu du grand Nostradamus.

REVECREUX.

Je n'ai pas la force de lire ; je voudrois en entendre les détails.

FRONTIN.

Volontiers.

Lisant.

» Enfin, la contrerévolution s'est opérée hier à quatre » heures, un quart, cinq minutes de l'après-midi.

FRONTIN, *à Revecreux.*

Voilà qui est précis.

FRONTIN, *lisant.*

» On doit ce coup inattendu à la sagesse et à la pro- » fondeur d'un plan concerté entre le ministre anglois, et » l'infatigable monsieur de Calonne. Tandis, que Cobourg, » par une de ces marches savantes et hardies, se portoit sur » la ville *rebelle* avec sa grande armée, où s'étaient rendu » *incognito*, Léopold et Fréderick Guillaume ; une flotte com-

» binée ayant à bord cinquante mille hommes, commandés » par l'impératrice de Russie, le roi Georges et le Stathou- » der effectuoit une descente près de Dieppe : une autre » flotte surnommée l'invincible *Armada*, forçoit en même » temps le Havre-de-Grace, où elle débarquoit cinquante » mille hommes de bonnes troupes, commandées par les » rois d'Espagne, de Portugal et de Naples, sous la pro- » tection immédiate du Pape, qui s'étoit embarqué sur ses » galères avec une partie du sacré collège. Sa sainteté et » leurs éminences étoient simplement armées de massues, » afin de ne point verser le sang.

FRONTIN.

La précaution étoit bonne.

Lisant.

» Le pape avoit pris à son bord en passant à Cadix, la » sainte inquisition, escortée de la sainte hermandad, avec » une pacotille suffisante de *san-benito*. La ville de Rouen » étoit le rendez-vous de toutes les têtes couronnées qui » s'y sont trouvées à point nommé, tant les mesures avoient » été bien prises ! il s'est tenu à-la-fois congrès et concile : » les deux armées réunies, on s'est avancé en bon ordre » en remontant les rives de la seine, partie en bateaux, par- » tie sur des charriots, afin de gagner de vîtesse. Arrivés » au pont de Neuilly, Cobourg a pris le commandement » général ; l'assaut s'est donné sur tous les points : la ré- » sistance a été vive : mais rien ne pouvoit arrêter l'ardeur » de nos troupes encouragées par l'exemple de leurs *souverains* » qui marchoient à la tête des colonnes. La ville a été em- » portée, pillée, brûlée, saccagée ! les habitans ont été » passés au fil de l'épée sans distinction d'âge, ni de sexe : » la convention a été réservée. . . .

(*Ici Révecreux témoigne une surprise mêlée de chagrin*).

» pour un *autodafé*. On n'attend plus que le pape qui doit » y présider, et qui est demeuré en chemin, ayant perdu » une de ses mules. . . . on espère que son entrevue avec la » Czarine, pourra bien amener la réunion des deux égli- » ses. . . . l'élite de la noblesse françoise a été contrainte » de demeurer au corps de réserve ; les puissances coalisées » n'ayant pas voulu prodiguer un sang si précieux. A de- » main de plus grands détails.

» P. S. On ne veut pas laisser à Paris pierre sur pierre.

FRONTIN.

Voilà donc la prophétie de Bouillé accomplie ! c'est pourtant dommage, monsieur, de détruire une si belle ville. Il est vrai que ses rues étoient mal allignées : si on la rebâtit, on pourra du moins les tirer au cordeau. . . . . convenez que cet événement confond la prévoyance de nos politiques les plus rafinés et les plus profonds.

REVECREUX.

Frontin, le croirois-tu ! . . . j'en avois comme un pressentiment ! et mon rêve de cette nuit !. . . .

FRONTIN.

Il n'est rien tel, monsieur, que de rêver sur la politique : mais cela n'appartient pas à tout le monde. . . . . nous allons enfin quitter le deuil de la monarchie française ! il me tarde de reprendre mon habit de couleur.

REVECREUX, *se levant et allant pour sortir.*

Tu peux suspendre les préparatifs de notre voyage.

FRONTIN, *courant après lui.*

Rien de plus aisé ! où prétendez-vous aller dans l'état où vous êtes : la sueur coule le long de vos joues : rentrez, croyez-moi, et tenez-vous bien chaudement.

REVECREUX, *voulant sortir.*

Je ne vais qu'au caffé ici près, afin d'en entendre la confirmation.

FRONTIN, *s'opposant à sa sortie.*

Comment, monsieur, vous ne vous en rapportez pas à la gazette de Bruxelles ?

REVECREUX, *de même.*

Si parbleu ! sans cela, on n'oseroit plus croire à rien dans le monde.

FRONTIN, *de même.*

Une gazette qui ne ment jamais !

REVECREUX, *de même.*

Il faut que j'aille me mettre au courant des changemens qui vont s'opérer dans les sistêmes.

FRONTIN, *de même.*

Le grand air va vous saisir, et arrêter la transpiration, (*à part*) de la nouvelle.

REVECREUX, *de même.*

Tu prends trop d'intérêt à ma santé.

FRONTIN, *de même.*

Je ne souffrirai point, monsieur, que vous soyez hommicide de vous-même : votre existence est précieuse dans un moment aussi critique.

REVECREUX, *à part.*

Je n'aurois pas cru à ce garçon tant de bon naturel.

FRONTIN.

L'équilibre de l'Europe n'est-il pas attaché à votre conservation ?

REVECREUX, *avec satisfaction.*

(*à part*) Il me prend quelquefois envie de le coucher

dans mon testament. (*haut*) Vas dire à l'abbé Prospectus, que je l'attends avec la dernière impatience : je serai un peu remis : nous sortirons ensemble : à propos, rends-moi le supplément, je suis bien aise de le lire à tête reposée.

FRONTIN, *lui donne la feuille.*

(*à part*) Tant pis ! c'est un témoin qui pourroit déposer contre nous : oh ! je trouverai moyen de le r'avoir. (*Révecreux rentre chez lui*).

SCÈNE XI.

DORIVAL *fils*, FRONTIN.

DORIVAL, *vivement.*

J'AI tout écouté : je te sais un gré infini de la manière dont tu as rempli ton rôle : je vais le presser pour la signature du contrat (*il entre chez Révecreux*).

SCÈNE XII.

FRONTIN, *seul.*

IL a raison, il faut battre le fer tandis qu'il est chaud. ces vieillards sont si défians : le sot comme le méchant, croit volontiers qu'on a envie de le tromper ; la confiance est la *gaucherie* des belles ames. Mais, j'entends du bruit, sans doute quelqu'importun ! c'est précisement l'abbé Prospectus ; que le ciel m'envoie dans sa colère.

SCÈNE XIII.

PROSPECTUS, FRONTIN.

(*L'abbé doit avoir un costume de son état, très-usé, et les poches lardées de longs rouleaux de papier*).

FRONTIN, *s'opposant à son entrée chez Rêvecreux.*

Je vous salue, monsieur l'abbé ; il n'est pas encore jour chez monsieur Rêvecreux : il m'a défendu de laisser entrer ame qui vive.

PROSPECTUS, *tirant un rouleau.*

Tu sais que j'entre chez lui à toute heure : quand il saura que c'est pour lui communiquer un petit projet de paix universelle.

FRONTIN.

De paix universelle ! ah ! vous vous adressez fort bien : vous pouvez hardiment rengaîner votre projet.

PROSPECTUS.

Pourquoi s'il vous plaît ?

FRONTIN.

Il ne veut plus entendre parler d'accommodement ; tout ce qu'il dit sent la poudre à canon ! au seul mot de paix, il foudroie le pauvre monde avec son artillerie ; apprenez qu'il part pour l'armée, et que dans ce moment, il donne le fil à son sabre jusqu'à la monture.

PROSPECTUS, *voulant entrer.*

Je vois qu'il n'est pas au courant : quand il m'aura entendu.....

FRONTIN, *s'y opposant.*

Est-ce que vos affaires iroient mal ? il est vrai que la contrerévolution traîne en longueur : c'est un feu qui s'éteint faute de nourriture. Je gage que vous avez dans vos poches de quoi le rallumer.

PROSPECTUS.

Ce sont effectivement des projets qui offroient autant de moyens infaillibles : mais la malheureuse jalousie de métier ! . . .

FRONTIN.

Rassurez-vous : il n'y a encore rien de désespéré : monsieur Rêvecreux médite un plan de campagne qui va donner bien du fil à retordre aux républicains.

PROSPECTUS, *voulant entrer.*

Je serois curieux !

FRONTIN, *s'y opposant.*

Il ne veux pas être interrompu : d'ailleurs, vous avez des idées pacifiques qui n'accommoderoient aucunement un homme qui ne respire que carnage : il ne veut laisser que le tronçon à tous les patriotes.

PROSPECTUS.

Comme je le vois sa vocation est décidée ! mais, cela tient de l'inspiration ! je veux le seconder ; j'ai quelques talens oratoires : si je prêchois une croisade contre les factieux ; penses-tu qu'on pourroit lui confier le commandement d'une armée ?

FRONTIN.

Sans contredit : mais, plus il a de talent, moins il voudra se charger de conduire une armée imaginaire : car, en supposant que vous trouviez des hommes à acheter sur les mar-

chés de quelques princes d'Allemagne, où prendrez-vous des vivres et des munitions ?

PROSPECTUS.

En Hollande.

FRONTIN.

Je sais que la Hollande a toujours été un bonne vache à lait : mais on a tant pressuré ses mamelles, qu'elle en est devenue étique.

PROSPECTUS.

A son défaut, nous pourrions tirer nos vivres de l'Egypte : il n'y auroit pour cela qu'à conclure un traité d'alliance avec le grand Turc.

FRONTIN.

Qui pouvoit s'attendre à une pareille proposition de la part d'un abbé catholique apostolique et romain ? Monsieur Rêvecreux a trop de religion pour permettre qu'on sacrifie de la sorte les intérêts du ciel à ceux de la terre.

PROSPECTUS.

Je vois qu'il en faut revenir à mes premières idées : voici un plan qui convient parfaitement aux circonstances actuelles. Il consiste à ramener les choses sur l'ancien pied en france, sans tirer un seul coup de fusil.

FRONTIN.

Vous seriez bien habile, (*à part*) il est temps que je le congédie ; (*haut*) je vois avec plaisir, monsieur l'abbé, que votre projet tend à épargner le sang : vous êtes un ministre de paix. le rôle de médiateur vous convient ; mais, je vous le répète, monsieur Rêvecreux prétend tout-mettre en combustion, et vous ne pourriez jamais être d'accord. (*à part*) je ne me déferai pas de cet homme-là : il faut que je lui rompe en visière. (*haut*) Voyons donc ce plan qui doit abréger, adoucir les maux de l'humanité.

PROSPECTUS, *tirant un rouleau.*

1°. Détruire le crédit national, en contrefaisant les assignats, et en soutirant le numéraire.

FRONTIN, *le repoussant.*

Mon maître vous diroit que cela est contre le droit des gens.

PROSPECTUS, *revenant.*

2°. Affamer le peuple au moyen des accaparemens, rallumer les torches du fanatisme et de la guerre civile, fomenter des partis, enfin armer citoyens contre citoyens.

FRONTIN, *le faisant pirouetter.*

Fi! vous avez été à l'école de Pitt. Monsieur Rêvecreux ne voudroit point avoir recours à des moyens aussi infâmes : il fait une guerre ouverte : il laisse aux mineurs la guerre souterraine.

PROSPECTUS, *revenant.*

3°. Se défaire habilement des patriotes énergiques, éclairés, incorruptibles ; soit par la calomnie, soit par le fer, soit par le poison.

FRONTIN, *avec indignation concentrée.*

Oui, tout cela revient à-peu-près au même. (*le prenant au collet*) Monstre, tu viens nous proposer des assassinats : tigre alteré du sang des hommes, veux-tu boire le mien? sors à l'instant ; sors te dis-je : je crains que la foudre du ciel ne m'écrase avec toi.

(*Il le jette dehors*).

SCÈNE XIV.

FRONTIN, *seul.*

Il n'y a que les furies qui puissent inspirer de pareilles atrocités. Tartuffe abominable ! il vous aborde avec la paix sur les lèvres, tandis qu'il cache l'enfer dans son cœur : je sens tout mon sang bouillonner. . . . heureusement qu'il m'a fourni le prétexte de le congédier un peu rudement. Ces émigrés ! cela ne sent point l'ignominie : ils en ont contracté l'habitude.

SCÈNE XV.

RÉVECREUX, DORIVAL, *fils*, FRONTIN.

DORIVAL, *sortant avec Révecreux de son appartement.*

Je suis à vous dans la minute avec le notaire. (*Il sort*).

RÉVECREUX.

Il ne me donnera pas le temps de respirer.

FRONTIN.

Monsieur l'abbé m'a chargé de vous faire un million d'excuses : il est retenu chez lui par une légère indisposition.

RÉVECREUX.

Le pauvre garçon !

FRONTIN.

Oh ! monsieur, ce ne sera rien : il y est habitué : c'est une indigestion qu'il a attrapée hier en soupant chez un banquier nommé monsieur Faubond ! il savoit déjà la grande nouvelle ! il m'a prié de lui porter le supplément, tant il brûle d'en connoître les détails.

REVECREUX.

Cela suffit. Je vais y aller moi-même.

FRONTIN, *s'opposant à sa sortie.*

(*à part*) Ce diable d'homme ; (*haut*) vous oubliez que monsieur Dorival va arriver avec le notaire.

REVECREUX.

Je serai bientôt de retour.

FRONTIN.

Vous allez leur occasionner une fausse démarche ; commencez par vous débarasser de cet importun.

REVECREUX.

Ah ! Frontin, sans le dédit, j'aurois pu trouver une autre défaite : si j'avois pu prévoir...

FRONTIN.

La prévoyance humaine, monsieur, ne passe jamais la conjecture ; c'est l'événement qui la caractérise, sagesse ou folie.... tenez les voici (*à part*) fort à propos.

SCÈNE XVI.

REVECREUX, DORIVAL *père*, DORIVAL *fils*, ANGÉLIQUE, MARINETTE, FRONTIN, LAMBIN, *notaire.*

DORIVAL, *fils.*

Vous voyez que je ne vous ai point fait attendre.

REVECREUX, *avec humeur.*

Je vous suis fort obligé.

FRONTIN.

Monsieur, donnez-moi le supplément.

DORIVAL *fils*, *bas à la compagnie.*

Entrons : les momens sont précieux.

(*Ils entrent chez Révecreux, à l'exception de Marinette à qui Frontin fait signe de rester*).

REVECREUX, (*à part*) *à Frontin en lui donnant la feuille.*

Tiens, dis à l'abbé qu'aussitôt que je serai libre, j'irai le voir et lui faire part d'un projet de démembrement de la république, qui est actuellement en fermentation.

SCÈNE XVII.

FRONTIN, MARINETTE.

MARINETTE, *après un instant de silence.*

Je suis pourtant bien hardie de t'épouser : qui me répondra de ta fidélité ?

FRONTIN.

Je pourrois te faire la même question.

MARINETTE.

Nous sommes plus fidèles que vous.

FRONTIN.

Je souhaite que tu me le prouves, autant pour l'honneur de ton sexe en général, que pour le mien en particulier : mais ce n'est pas encore de quoi il s'agit : l'amour heureux et fidèle est sans doute un grand prix ! mais, pour le mériter, il faut avoir combattu : combattons d'abord : nous troquerons ensuite nos lauriers contre des mirthes. Figures-toi que nous formons ici une armée d'observation, chargée d'intercepter les secours ou les avis qu'on voudroit faire passer dans une place assiégée : tandis que Dorival bat en brèche, et se dispose à monter à l'assaut : il faut redoubler de précautions et de vigilance : je resterai ici où je formerai le corps de bataille. Toi, tu passeras dans la première chambre ; tu seras mon corps de réserve. . . . . friponne ! je vais de ce pas disposer mes avants-postes, et placer mes védettes : on a quelquefois vu une armée sans général : moi, je suis général sans armée.

MARINETTE.

Je trouve qu'en effet tu ne prends pas mal le ton du commandement : Fais-y tes réflexions : le despotisme détruit l'amour, comme il anéantit les grandes puissances.

FRONTIN.

Ecoutes, mon adorable : convenons de nos faits ; je suis bien éloigné de vouloir régner seul. Le sceptre est un pesant fardeau, sur-tout à présent ! nous le porterons de concert. Il faut que l'empire soit partagé de manière que nos pouvoirs se balancent sans se nuire, et sans nous faire perdre l'équilibre : ne faut-il pas qu'il y ait une tête et un cœur dans un ménage pour qu'il soit bien ordonné : tête, pour les affaires, cœur, pour les plaisir ; je serai tête, si tu veux ? toi, tu seras cœur ! . . . ou plutôt, nous confondrons si bien l'un avec l'autre qu'on ne pourra plus dire auquel des deux ils appartiennent : n'aimerois-tu pas un peu cette confusions des pouvoirs ?

MARINETTE, *entrant chez Rêvecreux.*

Tu as fait la demande : charges-toi de la réponse.

FRONTIN.

O femmes, vous aimez l'empire ! mais, je vous rends justice : vous ne ressemblez point aux despotes ; vous vous lassez bientôt de commander à des esclaves : il vous faut des sujets qui vous résistent quelquefois, et vous finiriez par marcher sur le corps d'un homme qui vous céderoit toujours. Il auroit, entre vos mains, le sort d'un jeu de cartes usées, qu'on jette de côté pour en prendre d'autres, les battre et les jetter encore (*il sort*).

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

(*On entend un graud vacarme*).

CROUPIGNAC, FRONTIN.

FRONTIN, *sans être vu.*

C'est bien mal de violer une consigne.

CROUPIGNAC, *sans être vu.*

Faut-il se présenter ici avec un trompette ? tu ne connois donc plus le chevalier de Croupignac ?

FRONTIN, *reculant devant lui.*

Si, monsieur : j'ai cet honneur.

CROUPIGNAC.

Ne suis-je pas un ami de la maison ?

FRONTIN.

Oui, vous y dînez quelquefois.

CROUPIGNAC.

Je suis sur mon départ : je viens prendre congé de ton maître.

FRONTIN.

Je vous ai dit qu'il étoit indisposé et qu'il reposoit : vous ne voudriez pas interrompre un sommeil dont il a le plus grand besoin ?

CROUPIGNAC.

Si morbleu ! je suis chargé de lui apprendre une assez fâcheuse nouvelle.

FRONTIN.

Que Cobourg a été battu : hélas ! il ne le sait que trop : c'est ce qui l'a rendu malade ! vous voyez qu'il s'affecte aisément, et que votre visite ne pourroit que renouveller une émotion très-dangereuse.

CROUPIGNAC.

Ce n'est pas tout ; je suis de ses amis : j'entre en campagne et je n'ai pas le sou.

FRONTIN.

(*à part*) Voici l'encloueure ! (*haut*) ah ! monsieur, il fait si grand cas de ses amis, que pour les conserver, il ne leur prête pas une obole.

CROUPIGNAC, *vivement.*

Je me déclare son ennemi.

FRONTIN.

Eh bien ! vous n'entrerez point.

CROUPIGNAC.

Je forcerois cette porte, quand Cerbère en personne en garderoit l'entrée.

FRONTIN.

Vous me passerez plutôt votre épée au travers du corps.

CROUPIGNAC, *mettant l'épée à la main.*

Sandis ! tu m'y fais songer.

FRONTIN, *vivement.*

Doucement, je vais vous annoncer. (*à part*) Le moyen d'éconduire un gascon qui emprunte l'épée à la main ! j'imagine un expédient. (*il entre chez Revecreux*).

CROUPIGNAC.

CROUPIGNAC, *seul.*

Eh ! c'est le moyen de ne pas languir long-temps dans une antichambre.

FRONTIN, *reparoissant.*

Ah ! monsieur, il est à toute extrémité.

CROUPIGNAC.

Je suis médecin : je veux lui tâter le poulx.

FRONTIN.

Médecin et spadassin : je pense, moi, qu'on devroit opter.

CROUPIGNAC.

Cadédis ! ce bélître fait le mauvais plaisant.

FRONTIN, *vivement.*

Arrêtez, je ne suis point assez hardi pour plaisanter avec la médecine. Rengainez ce terrible instrument ; il vous prendroit pour un huissier de la mort : je vais le préparer à la visite du médecin. (*Il rentre chez Rénecreux*).

CROUPIGNAC, *rengainant son épée.*

Pourvu qu'il ne s'avise pas de mourir avant de m'avoir prêté de l'argent.

FRONTIN, *revenant avec un mouchoir sur les yeux.*

Ah ! dieu ! mon cher maître n'est plus ; il vient de rendre le dernier soupir.

CROUPIGNAC, *voulant entrer.*

Vous verrez qu'il est tombé en létargie : je vais le ressusciter.

FRONTIN, *s'y opposant.*

Mon maître ne ressuscite jamais.

CROUPIGNAC, *voulant entrer.*

Du moins, je lui jetterai de l'eau bénite.

FRONTIN, *s'y opposant.*

Oui, de l'eau bénite de cour.

CROUPIGNAC, *remettant l'épée à la main.*

Ce maraud voudroit m'empêcher de faire un acte de charité.

FRONTIN, *vivement.*

Je vous introduis dans la minute ; souffrez que j'aille le mettre en état de recevoir votre eau bénite : (*à part*) le corps de bataille perd du terrein : il est temps de faire marcher le corps de réserve. (*Il rentre chez Révecreux*).

CROUPIGNAC, *renversant les fauteuils avec son épée.*

Je suis dans mon centre, quand j'ai la flamberge au vent : je ne sais, mais quelquefois il me prend des démangeaisons de me battre. . . eh bien ! ton maître est-il disposé ?

FRONTIN, *revenant et lui opposant un fauteuil.*

Ma foi, monsieur, je ne l'ai plus retrouvé dans son lit : il faut que le diable l'ait emporté.

CROUPIGNAC, *furieux.*

Ah ! faquin ! c'en est trop ! Caron, reçois dans ta barque cette nouvelle victime ! (*Il tremble, par gradation, dès qu'il entend la voix de Marinette*).

SCÈNE II.

CROUPIGNAC, FRONTIN, MARINETTE.

MARINETTE, *sans être vue, haussant le ton.*

FRONTIN, quel est l'impudent qui ose faire un pareil vacarme ?

FRONTIN.

Monsieur, c'est un médecin qui veut tuer les gens sans le secours de la médecine. (*à part*) Le cœur lui bat : c'est le sang froid apparamment qui le fait trembler.

MARINETTE.

Je vais apprendre à monsieur le docteur à contrevenir aux réglemens de la faculté.

(*Ici, Marinette arrive le casque en tête, avec l'uniforme des guerres d'Italie : elle tient une épée nue d'une main, et un pistolet d'arçon de l'autre*).

MARINETTE, *chargeant Croupignac, qui fait plusieurs tours de théâtre.*

Ah ! monsieur le médecin, tant que vous ne ferez pas d'autre métier que celui-ci, vous ne remplirez guère la barque à Caron. Frontin, aides-moi à faire sauter ce drôle par les fenêtres. (*Croupignac s'enfuit en jettant son épée. Marinette rie aux éclats*).

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINETTE.

FRONTIN.

Voilà ce qu'on peut appeller une superbe retraite ! (*à Marinette*) moi, à la place de ce *preux chevalier*, j'aurois voulu mourir *d'une aussi belle épée*. Que la prudence est une grande vertu ! c'étoit fait de moi sans mon corps de réserve.

MARINETTE, *gaiement.*

Je dois pourtant cette victoire à l'uniforme des guerres d'Italie ; reste à savoir s'il produiroit le même effet sur les républicains. (*malignement*) Je serois tenté d'en faire l'essai.

FRONTIN, *vivement.*

Doucement, je t'en supplie : ils pourroient bien ne pas te tourner le dos.

MARINETTE, *vivement.*

Tant mieux ! j'aime à éprouver de la résistance.

FRONTIN, *vivement.*

C'est ce que je disois tantôt.

MARINETTE, *jettant l'épée et le pistolet,*

» A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

FRONTIN.

Reposes-toi sur tes lauriers, je t'en conjure : tu devrois être satisfaite de ce trophée remporté dans une antichambre ! si tu avois succombée, tu serois, du moins, morte à ton poste.

MARINETTE, *ramassant l'épée de Croupignac.*

Oh ! c'est une honnête personne qui n'a jamais fait parler d'elle.

FRONTIN, *la prenant et la considérant.*

Sa réputation est sans tache. Pourquoi n'est-elle point d'argent ? c'est de la gloire sans profit ; je l'aurois porté chez un orphèvre, et je me la serois ensuite passé au travers du corps. (*Il la jette avec dedain.*) J'admire la coupe de ton habit : il ne te gâtera pas la taille ; ôtes ce casque dont le panache m'effraie ; je ne suis déjà que trop timide. (*Il veut lui baiser la main*).

MARINETTE, *la retirant.*

Voilà les hommes ! ils s'accusent volontiers des qualités qu'ils n'ont pas.

FRONTIN.

Et les femmes ne s'accusent de rien : (*à genoux*) Permets-moi, du moins, de baiser une de tes mules.

MARINETTE, *s'échappant.*

Tu me prends apparamment pour notre saint-père le Pape.

FRONTIN, *se traînant après elle.*

N'es-tu pas comme lui l'image de la divinité ? d'ailleurs, c'est un goût que j'ai contracté à son service.

MARINETTE.

Quelle extravagance ! es-tu fou ? au service du pape ?

FRONTIN, *se relevant.*

Parole d'honneur ! j'ai fait un congé de trois ans dans sa milice : je montois souvent la garde au chevet de sa sainteté, avec un parasol.

MARINETTE, *riant.*

Pour te garantir des coups de soleil ? le pauvre petit !

FRONTIN.

Aussi, tu vois que j'ai conservé toute la fraîcheur de mon teint. Ah ! si je pouvois amortir, par le même moyen, le feu qui jaillit de tes prunelles !

MARINETTE.

Mais, d'après ce que tu me dis, je ne suis plus surprise de te voir agir aussi militairement.

FRONTIN.

Tu vois que je sors d'une excellente école : sur la tactique, le pape en sait, pour le moins, autant que Cobourg.

MARINETTE.

Ce doit être en effet un homme de ressources en guerre : il bénit, assomme, enterre et canonise tout à-la-fois. . . mais quel horrible brouhahas !

(*On entend du bruit*).

FRONTIN, *vivement alarmé.*

Nous sommes perdus : les émigrés ont forcé nos avant-postes.

MARINETTE, *de même.*

C'est que les républicains n'y étoient pas.

FRONTIN, *de même.*

Comment arrêter ce torrent ? mon corps de réserve ne m'abandonnes pas, je te prie : il faut tenir ferme jusqu'à ce que le contrat soit signé ; ces notaires sont si longs avec leurs écritures !

MARINETTE, *de même.*

Maître Lambin sur-tout ! je ne sais où Dorival a été pêcher un animal qui bégaye et qui s'appesantit sur une virgule.

FRONTIN.

J'avise à un moyen de les contenir : prends ton mouchoir et pleures. (*Les émigrés paroissent*).

MARINETTE.

Tu t'imagines donc que mon sexe a des larmes de commande.

FRONTIN.

Non, sans doute ; vous les versez impromptu.

SCÈNE IV.

FRONTIN, MARINETTE, les quatre Emigrés.

(*Ils sont numérotés pour leurs rôles*).

UN EMIGRÉ, n°. 1. *dans le fond du théatre.*

POURVU que les républicains ne viennent pas troubler le dîner que nous allons faire !

FRONTIN, *pleurant.*

Ah ! messieurs, vous êtes des amis de la maison.

MARINETTE, *pleurant.*

Vous venez fort à propos pour partager notre adversité.

FRONTIN, *pleurant.*

Il nous est arrivé le plus grand des malheurs.

UN EMIGRÉ, n°. 2.

Nous savons ce que c'est.

UN EMIGRÉ, n°. 3.

Une haute trahison !

UN EMIGRÉ, no. 4.

Nous avons perdu une bataille !

FRONTIN, *pleurant.*

Nous avons perdu bien pis : un homme qui tenoit dans ses mains le destin des empires !

MARINETTE, *pleurant.*

Qui pesoit, dans la plus exacte balance, les intérêts de tous les potentats.

FRONTIN, *pleurant.*

Qui rémedioit aux désordres de leurs finances.

MARINETTE, *pleurant.*

Que deviendront les pauvres peuples ?

FRONTIN, *pleurant.*

Ils ne trouveront jamais à se consoler d'une telle perte.

UN EMIGRÉ, n°. 1.

Votre maître est mort ?

FRONTIN, *essuyant ses yeux.*

Non ; mais il n'en vaut guères mieux le cher homme ! il est devenu fou, mais fou à vingt-quatre carats.

LES EMIGRÉS, *ensemble.*

Est-il possible ?

MARINETTE, *essuyant ses yeux.*

Hélas ! il est fou à lier.

LES EMIGRÉS, *ensemble.*

Quel dommage !

FRONTIN.

Qui croiroit qu'un rêve a suffi pour détraquer le cerveau le mieux organisé !

MARINETTE.

Un oracle dont les décisions étoient autant d'articles de foi.

FRONTIN.

Une tête blanchie dans laquelle le génie de la politique sembloit s'être retiré : vous conviendrez que c'est une bien frêle machine que l'homme.

UN EMIGRÉ, n°. 2.

Tu nous fais là une oraison funèbre de toute beauté : mais nous voudrions savoir quel est ce rêve qui a pu jetter un aussi grand désordre dans son esprit.

FRONTIN.

Il a rêvé la prise de Paris, et depuis ce moment, il publie cette nouvelle jusques sur les toits.

UN EMIGRÉ, no. 3.

Plût à dieu que ce ne fût point un rêve.

FRONTIN.

Il ne seroit point étonnant qu'il ait rêvé à un objet qui l'occupe sans cesse. Mais, quand j'ai voulu lui faire sentir l'absurdité de son assertion, il m'a couché en joue avec une carabine.

UN EMIGRÉ, no. 4.

Avec une carabine !

FRONTIN.

Fort heureusement le coup a raté.

UN EMIGRÉ, n°. 1.

Il est donc enragé ?

MARINETTE.

Il extravague tellement qu'il m'a contrainte à m'équiper de la sorte sous peine de la vie.

FRONTIN.

Oh ! vous n'avez qu'à essayer de le contredire ; il a des pistolets chargés dans ses poches.

LES EMIGRÉS, *l'un à l'autre.*

Des pistolets chargés !

MARINETTE.

A double charge : un bon averti en vaut deux.

UN EMIGRÉ, n°. 2.

Oh ! nous n'aurons pas de démêlés avec lui.

UN EMIGRÉ, no. 3.

Voilà une folie tout-à-fait dangereuse.

UN EMIGRÉ, n°. 4.

Vous ne prenez point de précautions ?

FRONTIN, *confidentiellement*

La famille est assemblée pour lui nommer un curateur.

UN EMIGRÉ, n°. 1.

Fort bien.

MARINETTE, *confidentiellement.*

La journée ne se passera pas sans qu'il ne soit constaté fou, dans toutes les règles.

UN EMIGRÉ, n°. 2.

On ne fera pas mal de le faire enfermer.

UN EMIGRÉ, n°. 3.

Après le dîner !

UN EMIGRÉ, n°. 2.

C'est entendu !

FRONTIN, MARINETTE *et les* EMIGRÉS.

C'est entendu ! oh c'est entendu !

UN EMIGRÉ, n°. 3.

N'y auroit-il pas moyen de l'avancer un peu ? c'est qu'on s'attend à marcher sur Louvain.

FRONTIN, *avec surprise feinte.*

Eh ! vous ne prenez pas la route de Paris ?

MARINETTE, *avec ironie.*

Tu ne vois pas que ces messieurs prennent le chemin des écoliers ? (*à part*) ah ! si les républicains arrivoient pour leur donner de la férule avant le dîner, comme je ferois les honneurs de la table ! (*Rêvecreux paroît*).

FRONTIN, *bas aux émigrés.*

Messieurs, voici l'homme aux pistolets. Tenez-vous sur vos gardes.

(*Il ramasse un pistolet*).

SCÈNE V.

RÊVECREUX, *en habit galonné*, LES EMIGRÉS, FRONTIN, MARINETTE.

FRONTIN, *allant au-devant de Rêvecreux.*

On voit bien, monsieur, que c'est un jour d'allégresse : (*lui glissant le pistolet dans la poche*) voilà un habit magnifique ! avez vous terminé ?

RÊVECREUX.

Pas encore : j'ai entendu du bruit : j'ai bien pensé que c'étoit ces messieurs ?

FRONTIN, *bas à Marinette.*

Vas pousser l'épée dans les reins à ce maudit notaire.

(*Elle sort*) *Frontin, fait remarquer le pistolet aux émigrés*).

SCENE VI.

REVECREUX, FRONTIN, les EMIGRÉS.

REVECREUX, *avec feu et satisfaction.*

Eh bien ! mes amis, nous y voilà donc dans la terre promise ? allez, je sens, aussi vivement que vous-mêmes, la satisfaction que vous devez éprouver. Hâtez-vous, croyez-moi, d'aller jouir de vos illustres prérogatives ; et sur-tout d'arracher vos biens à leurs *usurpateurs* : s'ils avoient placé, ainsi que moi, une partie de leurs fonds sur la contrerévolution, ils auroient aujourd'hui une poire pour la soif.

FRONTIN.

Monsieur, tout le monde n'a pas votre sagesse : (*bas aux émigrés*) vous l'entendez.

LES EMIGRÉS *l'un à l'autre.*

Oh ! il est fou.

REVECREUX, *à part à Frontin.*

Frontin, ils ont l'air bien morne, bien rêveur !

FRONTIN, *bas à Rêvecreux.*

C'est qu'ils sont sans argent pour faire leur route.

REVECREUX.

Eh ! mes amis ; que ne le disiez-vous ? je puis vous donner une lettre de change sur le meilleur banquier de Paris ; c'est de l'or en barre.

FRONTIN, *à part à Rêvecreux.*

Vous oubliez que cette ville est rasée ; on y laboure vraisemblablement à l'heure qu'il est : ces messieurs espèrent y récolter l'année prochaine. Mais, comme dit le proverbe : *bonne terre, mauvais chemin* : quand ils y seront,

ils ne manqueront de rien ; le tout est de s'y rendre : je vais les consulter. (*bas aux émigrés*) Le délire augmente : tenez-vous hors de portée de pistolet. (*revenant à Revecreux*) Ces messieurs voudroient des billets payables aux porteurs, c'est-à-dire escomptés à Bruxelles.

REVECREUX.

Il y a moyen d'arranger cela : c'est à eux à s'expliquer. Messieurs, approchez-donc ; on diroit que mon abord vous effarouche : avez-vous envie que je prêche ici dans le désert ? Frontin, ils sont-là comme interloqués ?

FRONTIN, *à part confidentiellement.*

Il faut vous dire le mot de l'énigme. Quelque mal-avisé a répandu dans le public le bruit que vous étiez attaqué d'une maladie contagieuse : ces messieurs vous croient dans le cas de faire la quarantaine.

REVECREUX, *outré.*

Voilà une imposture abominable ! messieurs, croyez que je suis sain de corps et d'esprit.

FRONTIN, *à part aux émigrés.*

Pas trop ! la haute folie consiste à se croire la suprême sagesse.

REVECREUX, *allant après eux.*

Ils me fuient comme un pestiféré : ce que c'est que la prévention ! moi, qui me suis échappé un instant pour leur lire un projet de partage qui ne peut manquer d'être accueilli par tous les membres de la coalition ! (*fâché*) Messieurs ? vous lasserez-vous bientôt de m'observer ? vous faut-il un préservatif contre la peste ? voici le vinaigre des quatre voleurs ! (*il veut le prendre dans sa poche, et en tire le pistolet, il le présente aux émigrés qui sautent en arrière.*

FRONTIN, *lui arrachant le pistolet.*

Ah ! monsieur, qu'alliez-vous faire ? (*à part aux émigrés*). vous l'avez échappé belle : il vous prenoit, ma foi, pour quatre voleurs. Oh ! je vous dis, il a des momens où l'on devroit l'enchaîner.

RÊVECREUX.

Je voudrois savoir, Frontin, pourquoi ce pistolet ? . . .

FRONTIN, *à Rêvecreux.*

Leur fait peur, n'est-ce pas ? c'est qu'ils connoissent le danger des armes à feu ; je me charge de vous les ramener. . . . messieurs revenez. (*bas*) Je l'ai mis hors de combat. (*les émigrés se rapprochent*)

RÊVECREUX.

A la bonne heure : je vois que Frontin a plus de crédit que moi sur votre esprit. (*Marinette arrive*).

FRONTIN.

Monsieur, vous voyez que ce n'est pas pour vous faire du tort.

SCÈNE VII.

Les acteurs précédens, MARINETTE, *avec les habits de son sexe.*

MARINETTE.

Maître Lambin réclame absolument votre présence.

RÊVECREUX, *fâché.*

Maître Lambin ! il attendra bien un moment.

MARINETTE, *bas à Frontin.*

Hélas ! il avance à pas de tortue.

FRONTIN, *bas à Marinette.*

Je vais lui mettre le feu sous le ventre : ici, nos affaires vont bien : la terreur est à l'ordre du jour. (*il entre chez Révecreux*).

SCÈNE VIII.

REVECREUX, LES EMIGRÉS, MARINETTE.

REVECREUX, *mettant ses lunettes.*

Vous allez voir, messieurs, que je n'ai point perdu de temps. *tirant un papier.* Voici un plan qui est tout simple : il consiste à démembrer la France, en sorte qu'il n'en reste plus que le noyau.

MARINETTE, *avec ironie.*

Vous oubliez, monsieur, que vous parlez ici à des François qui ne verront pas avec plaisir le déchirement de leur pays.

REVECREUX.

Oh ! je connois ces messieurs. Ils sont trop raisonables pour s'en formaliser ; ils savent ce qu'il en a coûté aux puissances avant d'être parvenu à écraser cette hydre monstrueuse de la propagande. Voici les principaux articles !

MARINETTE, *le tirant par l'habit.*

Songez donc qu'on vous attends !

REVECREUX, *fâché.*

Taisez-vous, peronelle ..... 1°. J'assigne au roi George

qui, comme vous savez, a dépeuplé tout son électorat pour soutenir la plus belle comme la plus juste des causes ! . . . . .

SCÈNE IX.

Les acteurs précédens LAMBIN, FRONTIN.

FRONTIN, *avec un habit de couleur.*

J'AI fait comme vous, monsieur, j'ai changé de costume. (*Prenant Lambin par le bras et le poussant.*) Quel homme ! c'est comme la scorpille qui endort tout ce qu'elle touche.

LAMBIN, *bégayant, à Revecreux.*

Vous voulez-donc, monsieur, que le contrat soit nul de toutes nullités.

REVECREUX, *impatienté.*

Enfin ils ne me laisseront pas achever.

LAMBIN.

Vous êtes cause que j'ai fait un pâté.

MARINETTE.

Un pâté, miséricorde !

FRONTIN.

Oui, un paté ! toute la besogne est à recommencer.

REVECREUX.

Eh bien ! ne vont-ils pas s'en prendre à moi de ce qu'il a fait un pâté ? (*au notaire avec hauteur*) je serai à vous, monsieur le garde-note, quand j'aurai terminé avec les puissances.

MARINETTE, *à part.*

Voilà une nièce mal-aisée à marier, & une république bien difficile à partager !

REVECREUX.

Je reviens à Georges : je lui donne, en dédommagement, la Normandie, la Bretagne, la Gascogne, le Poitou & la Saintonge !

MARINETTE, *aux émigrés.*

Monsieur fait les choses en conscience !

LES ÉMIGRÉS, *l'un à l'autre.*

Le pauvre homme !

REVECREUX.

Je n'y mets qu'une condition ; Pitt en sera le vice-roi. Je veux qu'on érige une statue à ce grand homme qui a laissé si loin derrière lui le célèbre Machiavel ! 2°. l'Empereur . . .

LAMBIN, *impatienté.*

Ah ! c'en est trop, je vais jetter le contrat au feu.

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plaît ! vous ne voudriez pas qu'il frustrât Léopold qui a sacrifié tant d'argent & *la fleur de ses sujets.*

REVECREUX.

Ce garçon parle de bon sens. Je mets l'Empereur en possession de toutes les places fortes qui avoisinent ses états, avec un arrondissement convenable.

MARINETTE.

Personne ne pourra lui en contester la propriété, car l'acte est passé pardevant notaire.

FRONTIN.

Si les princes s'avisoient d'être reconnoissans, Léopold vous en nommeroit gouverneur général.

REVECREUX, *avec satisfaction.*

J'ai toujours remarqué du bon sens dans ce Frontin. (*avec humeur*) Le roi de Prusse ; (*il tire son mouchoir et se mouche.*)

(*on entend le canon ; les émigrés paroissent consternés.*) J'entends le canon.

FRONTIN.

Oui, ce sont les réjouissances qui se préparent. Si vous voulez y assister, hâtez-vous d'aller terminer. Quavez-vous besoin de vous inquiéter de Frédérick-Guillaume ? N'a-t-il pas la Silésie ? D'ailleurs il n'est entré en France que pour y grapiller des raisins.

REVECREUX.

Il a ma foi raison.

MARINETTE, *à part.*

Adieu la part du roi de Prusse.

REVECREUX, *aux émigrés.*

Ce garçon se forme singulièrement avec moi.

FRONTIN.

Monsieur, si Pitt vous fait son premier ministre, je me recommande pour une place de courrier de cabinet, à moins que vous ne donniez la préférence à M. de Calonne.

REVECREUX.

Comptes sur ma protection. Messieurs, je vous demande pardon ; on ne tardera pas à servir, à moins que monsieur ne fasse encore un pâté. (*il rentre chez lui avec le notaire.*) (*on entend le canon.*)

SCÈNE X.

LES EMIGRÉS, FRONTIN, MARINETTE. (*le canon se fait entendre par intervalles.*)

FRONTIN.

Ce sont les *factieux* qui attaquent la ville ; le devoir et l'honneur vous engagent à aller la défendre.

UN EMIGRÉ n°. 4.

Comment faire ? nous n'avons point d'armes.

FRONTIN.

Oh ! qu'à cela ne tienne. Nous avons ici tout un arsenal. (*Il va chercher, avec Marinette, une brassée d'épées, de lances et de hallebardes.*)

MARINETTE, *leur offrant des armes.*

Voyez, messieurs, choisissez, le cœur vous en dit-il ?

FRONTIN, *de même.*

Ils n'ont garde de refuser des armes qui leur sont présentées par les mains de la beauté ; cela rappelle le temps de la chevalerie ; tenez, elles ne sont pas brillantes, mais elles sont à l'épreuve : on leur a vu faire merveilles à la prise de Jérusalem.

MARINETTE.

En voilà une qui est encore teinte du sang des infidèles !

UN EMIGRÉ n.° 1.

Nous aurions préféré des fusils.

FRONTIN, *brusquement.*

Quand on a bien envie de se battre : on prend tout ce qui se trouve sous la main, des pierres, des cailloux morbleu ! n'a

t-on pas vu à Genève une révolution opérée par des seringues? (*Jettant les armes avec colère, à part.*) je vois que toutes les armes du monde entier n'armeroient point des poltrons.

MARINETTE, *à part.*

Leurs altesses apparemment craignent de se compromettre avec des sans-culottes.

FRONTIN.

Je suis surpris, messieurs, que vous n'aimiez point l'arme blanche. C'est cependant avec quoi vos ancêtres se sont distingués.

MARINETTE, *avec ironie.*

Tu ne vois pas qu'ils les ont si usé qu'elles ne peuvent plus guère leur servir.

(*Ici on entend le feu de mousqueterie, le pas de charge et l'air ça ira.*

FRONTIN, *gaiement.*

Je vous l'avois bien dit : ils sont maîtres de la ville. (*chantant*) ah ! ça ira, ça ira, ça ira. (*sautant*) vive la république ! (*faisant sauter Marinette.*) Il faut que tu sautes aussi pour la république.

UN EMIGRÉ, n°. 2.

Il faut nous cacher. (*Ils tiennent conseil.*)

FRONTIN, *à Marinette.*

Ils feront fort bien ; ils ne pourroient jamais soutenir les regards des républicains. (*Aux émigrés.*) J'approuve votre idée ; mais, par malheur, pour vous, ils ont des yeux de Lynx : ils sauront par-tout vous déterrer.

MARINETTE.

Frontin, ils me font pitié . . . Je vais vous ouvrir la porte du jardin, vous pourez de là gagner les champs. (*ils se précipitent par une porte qu'elle va leur ouvrir.*)

FRONTIN.

Adieu, nobles soutiens du trône et de l'autel; allez tant que terre pourra vous porter ! combien les vertus héréditaires donnent d'élévation dans l'ame !

MARINETTE, *ayant l'air de les voir aller.*

Ma foi, ils vont comme des lévriers. S'ils n'obtiennent pas le prix de la valeur ! on ne pourra du moins leur refuser celui de la course.

(*Révecreux arrive tout empressé.*)

FRONTIN, *à part.*

Encore notre homme qui est échappé !

SCÈNE XI.

REVECREUX, FRONTIN, MARINETTE.

REVECREUX, *vivement.*

J'ENTENDS canonade, fusillade, tambours, musique : que signifie ce baccanal ? ils sont sortis ! (*se trébuchant.*) est-ce toi qui a éparpillé toutes ces armes ?

FRONTIN.

Prenez-vous-en à ces messieurs qui sont allés au feu de joie avec des hallebardes.

REVECREUX.

Il y a un feu de joie ?

MARINETTE.

Monsieur, j'en arrive : les émigrés en font les honneurs. Leur clergé chante un *te deum* en actions de graces. On publie, en ce moment, la contrerévolution à son de trompes.

REVECREUX, *avec satisfaction.*

Comme les événemens se multiplient !

MARINETTE.

L'excès de la joie a tourné plusieurs cervelles. Ce qui pourra diminuer votre satisfaction, c'est que l'abbé Prospectus est tombé dans un délire affreux.

REVECREUX.

Seroit-il bien possible ! mon meilleur ami !

MARINETTE.

On est obligé de le tenir à quatre. On craint qu'il ne s'échappe.

REVECREUX, *essuyant ses yeux.*

Comme tout est mêlé ici bas!

FRONTIN, *bas à Marinette.*

Mon génie s'humilie devant le tien.

MARINETTE, *bas à Frontin.*

Il faut tout prévoir ; s'il venoit chercher un asyle!... (*haut*) Monsieur, il y a ordre d'illuminer pour ce soir.

REVECREUX, *avec feu.*

J'entends que mon hôtel soit remarqué. (*Allant pour sortir.*) Je vais commander un feu d'artifice.

FRONTIN et MARINETTE.

Eh! le contrat? (*Ils courent après lui.*)

(*Prospectus accourt, culbute Révecreux, et va tomber plus loin.*)

SCÈNE XII.

REVECREUX, PROSPECTUS, FRONTIN, MARINETTE.

MARINETTE, *à part.*

LA politique et le clergé ont fait là une fameuse chûte!

PROSPECTUS, *se relevant.*

Je suis mort. (*il court çà et là tout tremblant.*)

REVECREUX.

Et moi, je suis roué.

FRONTIN, *l'aidant à se relever.*

Il l'est plus que vous : mais il n'y paroît pas.

PROSPECTUS.

Eh! vîte! cachez-moi quelque part : ils sont là...

REVECREUX.

Où, là? Je ne conçois pas....

MARINETTE, *bas à Rêvecreux.*

C'est un esprit frappé; ne vous l'avois-je pas dit?

PROSPECTUS.

Sauvez-moi de leur fureur; je vous en supplie!

FRONTIN, *bas à Rêvecreux.*

Sa folie n'est autre chose qu'une terreur panique; ces abbés y sont fort sujets.

REVECREUX.

Remettez-vous l'abbé.

PROSPECTUS.

On ne les attendoit pas sitôt: j'ai cru voir le diable.

RÉVECREUX, *fâché.*

Vous avez eu peur de votre ombre.

PROSPECTUS.

Je les ai vu comme comme je vous vois : des démons déchaînés !

RÉVECREUX.

Il y a de la diablerie là-dessous.

FRONTIN, *bas à Révecreux.*

Sans contredit, il croit voir tout l'enfer à ses trousses.

PROSPECTUS, *à genoux.*

Souffrirez-vous que je devienne leur proie !

MARINETTE, *bas à Révecreux.*

Il aura commis quelque grand péché.

RÉVECREUX.

Espérez tout de la providence.

PROSPECTUS.

Je n'ai point de grace à en attendre !

RÉVECREUX, *outré.*

Vous voulez mourir dans l'impénitence finale ?

PROSPECTUS, *regardant autour de lui.*

Personne ici n'aura pitié de moi ?

FRONTIN, *bas à Marinette.*

Coupons court à cet entretien ; (*haut*) allons, il ne faut pas vouloir la mort du pêcheur. Je suis touché de votre repentir : levez-vous ; je me charge de pourvoir non seulement à votre salut, mais encore à votre sanctification.

PROSPECTUS, *se relevant.*

Ah ! que ne te devrai-je pas !

(*Marinette entretient Révecreux.*)

FRONTIN, *à part à Prospectus.*

Vous voyez bien cet oratoire : il y avoit autrefois un apôtre de métal qui figuroit dans cette niche : quand les républicains sont venus l'année dernière, ils l'ont converti en monnoie afin de lui faire remplir sa mission : mais comme ils ne tireroient pas le même parti de votre peau, et qu'ils sont aujourd'hui de bons diables qui respectent le culte des images, vous y serez hors d'atteinte : dans tous les cas, vous ne pouriez qu'y mourir en odeur de sainteté. Eh bien ! vous décidez-vous à devenir saint ? il n'y a qu'une parole ! dans l'instant je vous béatifie.

PROSPECTUS.

J'en passerai par où tu voudras.

FRONTIN.

Voilà de la résignation : nous ferons quelque chose de vous... Marinette va chercher la dépouille de cet évêque *in partibus* qui est mort de regret de ne pouvoir plus visiter son diocèse. (*Marinette va dans la coulisse.*) Donnez-moi vos papiers ; ce ne sont pas là les plus beaux feuillets de votre vie : (*les jettant à l'écart.*) Les républicains trouveront moyen d'en faire des gargousses. Puissent tous les projets des despotes s'exhaler ainsi en fumée !

MARINETTE, *apportant l'attirail de l'évêque.*

Que les honneurs ne changent point les mœurs !

FRONTIN, *à part.*

Hélas ! elles ne pourroient qu'y gagner.

MARINETTE, *habillant Prospectus.*

Que la prospérité ne vous fasse point méconnoître ceux à qui vous devez votre élévation !

FRONTIN.

Je compte bien placer nos enfans dans sa cathédrale.

PROSPECTUS, *à part.*

Je crois qu'ils se moquent de moi.

REVECREUX, *à part.*

Si l'on peut s'affubler ainsi ! sa folie me fait pitié.

MARINETTE.

Enfin vous voilà mitré ! nous voudrions bien pouvoir vous crosser ; (*à part*) mais il faut laisser quelque chose à faire aux républicains.

PROSPECTUS, *à part.*

Ils font de moi tout ce qu'ils veulent.

MARINETTE, *lui mettant un masque.*

Voici pour votre figure un masque qui lui convient à merveilles : (*à part*) c'est celui de l'hypocrisie. (*haut*) mais prenez garde de le laisser tomber : actuellement, je vous donne à deviner au plus habile de tous les diables.

FRONTIN.

Peste ! que tu es habile à fagotter un saint ! ne diroit-on pas qu'elle sort aussi de l'école du pape !

REVECREUX, *fâché.*

Quelle profanation ! on ne se permettroit pas ces choses là dans un temps de carnaval ! (*Il hausse les épaules.*)

MARINETTE.

On assure, monsieur, qu'il y a bal masqué ce soir : qui sait si vous-même vous n'irez pas y figurer ?

REVECREUX, *outré.*

Je ne suis pas si fou. Mais voyez quelle extravagance !

FRONTIN, *menant l'abbé vers l'oratoire.*

Il vous dit des injures ; envoyez lui votre bénédiction : c'est le précepte de l'évangile. (*l'aidant à monter dans la niche.*) Vous tremblez ? il ne faut pas qu'un saint tremble devant le diable ; ce seroit lui donner trop d'avantage.

REVECREUX, *stupéfait.*

Que va-t-il faire dans cette niche ?

FRONTIN.

Pour le coup vous y voilà juché ! soyez recueilli, comme dans vos exercices de piété ; et si, par hasard, vous vous avisez de faire des miracles, commencez d'abord par vous guérir de la peur. (*riant.*) Le voilà canonisé ! qui pouvoit s'attendre qu'il auroit fait une si belle fin !

REVECREUX.

N'a-t-il pas l'air d'un *ecce homo* ? oh ! il est fou.

MARINETTE.

N'en dites-point de mal ; c'est un saint qui prie pour nous : pourvu qu'il ait plus de crédit là-haut qu'il n'en avoit ici bas !

REVECREUX.

Je ne sais plus où j'en suis : tout ce que je vois et tout ce que j'entends me paroit si étrange ! . . . .

SCÈNE XIII.

Les acteurs précédens, un LAQUAIS. (*il arrive empressé.*)

LE LAQUAIS, *donnant un billet à Revecreux.*

MONSIEUR logera deux officiers français.

FRONTIN, *bas à Marinette.*

Comment nous tirer de celle-ci ? (*il fait des signes au laquais.*)

REVECREUX, *stupéfait lisant le billet.*

. . . Logera un commandant de bataillon avec son neveu !...

oui ! c'est bien la signature des magistrats ! On me donne à loger des prisonniers ! (*Il témoigne de l'humeur.*)

FRONTIN, *au laquais qui veut parler.*

Si tu parles ! tu es mort. (*le laquais éclate de rire.*)

REVECREUX.

Parbleu ! voilà un insolent !

FRONTIN, *le poussant dehors.*

Souffrez que je le chasse à la porte. (*le laquais sort.*)

REVECREUX, *à Marinette.*

L'ordre est positif. Il faut les faire monter à la mansarde.

MARINETTE, *bas à Frontin.*

Je vais les mettre dans la confidence. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

REVECREUX, PROSPECTUS, FRONTIN.

PROSPECTUS, *à part.*

On le trompe indignement ! Si j'osois parler !

REVECREUX, *allant à Prospectus.*

L'abbé rompt le silence ! il doit être fatigué de cette pénible situation. Il ne veut pas sans doute rester toute sa vie ainsi perché.

FRONTIN.

Quand une fois on est saint, c'est pour l'éternité.

REVECREUX, *à prospectus.*

Mon pauvre ami, tâches de reprendre tes esprits ? Faut-il que le jour qui te rend tes priviléges soit précisément l'époque de ta déraison ?

PROSPECTUS, *outré.*

Je suis plus raisonnable que vous : vous riez de ma folie ; et moi je rie de la vôtre.

FRONTIN, *menaçant Prospectus.*

Voilà comme ici bas chacun rit de la folie de son voisin ! rions en tous les trois. (*Ils rient aux éclats*) (*à part*) rira bien qui rira le dernier. (*à l'abbé*) Motus, voici les prisonniers.

RÉVECREUX, *rentrant chez lui.*

Avoit-elle besoin de les amener ici ?

SCÈNE XV.

Le COMMANDANT, Le NEVEU, FRONTIN, MARINETTE, PROSPECTUS.

MARINETTE, *à Frontin.*

Ils m'ont promis le secret : l'oncle connoît les Dorival : je vais les mettre au courant. (*Elle entre chez Révecreux.*)

Le COMMANDANT, *serrant la main de Frontin.*

Camarade, tu vois des *prisonniers* sur leur parole.

FRONTIN.

Prisonniers, c'est le mot ! vainqueurs, c'est la chose.

Le NEVEU, *regardant autour de lui.*

La chose vaut mieux que le mot ! mais qu'elle est cette étrange figure ?

FRONTIN.

C'est Saint-Denis, le patron de la paroisse.

LE NEVEU.

C'étoit autrefois le patron de la France ! mais il nous a abandonné à notre malheureux sort. Les saints n'ont jamais fondé de républiques.

FRONTIN.

Comptez-vous pour rien la république des moines ?

LE NEVEU, *regardant Prospectus.*

On m'a souvent raconté que ce saint avoit la faculté de marcher sa tête à la main : je serois curieux de lui voir faire seulement une enjambée dans ce sallon, (*il tire son sabre.*)

FRONTIN, *l'arrêtant.*

Arrêtez, citoyen, il appartient à toute la communauté qui l'a mis ici en dépôt : s'il lui arrivoit la moindre égratignure, on nous le feroit payer plus qu'il ne vaut.

(*Prospectus saute à bas et s'enfuit.*)

LE COMMANDANT.

Mon neveu, tu es toujours trop prompt !

LE NEVEU, *rengainant son sabre.*

Pouvois-je deviner qu'un saint étoit une propriété !

FRONTIN.

O prodige inoui ! il a repris le chemin de la paroisse.

LE NEVEU, *riant.*

Je le crois bien : sa tête étoit sur ses épaules.

LE COMMANDANT.

Il paroît qu'il s'est mal trouvé de son premier essai : il n'a point voulu tâter d'un second. (*Marinette accourt.*)

SCÈNE XVI.

Le COMMANDANT, Le NEVEU, FRONTIN, MARINETTE.

MARINETTE.

NOUS avons mille graces à vous rendre : tout est enfin terminé ! ma chere maîtresse seroit resté fille toute sa vie si Dieu, le diable et les républicains ne s'en étoient mêlé. Vous trouverez la famille Dorival dans la salle à manger ; ils comptent bien que vous assisterez aux nôces.

Le NEVEU. (*on joue l'hymne des Marseillois.*)

Voici justement notre musique avec le drapeau.

MARINETTE, *les conduisant vers une porte.*

J'entends le maître du logis : entrez par cette porte.

SCÈNE XVII *et dernière.*

REVECREUX, FRONTIN, MARINETTE.

REVECREUX, *allant vers la fenêtre.*

L'ABBÉ est déniché . . . si nous n'étions pas à Bruxelles je croirois entendre l'hymne des Marseillois. (*Il ouvre la fenêtre: on lui présente un drapeau.*) Ciel ! un drapeau tricolor !

MARINETTE, *le prenant et le plaçant.*

Cela provient, sans doute, de la prise de Paris.

REVECREUX, *stupéfait.*

Frontin ! une compagnie de volontaires devant ma porte ! seroient-ils maîtres de la ville ? (*il paroît consterné.*)

FRONTIN.

Il en court un bruit ; j'ai cru que c'étoit une gazette à la main !

REVECREUX.

Paris n'est donc point pris ? cependant la gazette de Bruxelles ....

FRONTIN.

Elle aura menti pour la première fois de sa vie. Rendez une fois justice à qui elle appartient : la prise de Paris est l'ouvrage de l'amour : il a dressé le plan de campagne ; je n'ai eu que le foible mérite de l'exécution. Demandez à Marinette.

REVECREUX, *furieux, le poursuivant.*

Ah ! scélérat ! vous m'avez trahi.

MARINETTE.

Chut ! Monsieur ! si les français apprenaient que vous avez disposé de leur République. . . .

REVECREUX.

Motus ! je vous en supplie ? (*à part*) je suis à leur merci !

MARINETTE.

Croyez-moi, prenez le masque d'un patriote : un républicain malgré lui vaut mieux qu'un despote malgré tout le monde.

REVECREUX.

Hélas ! on m'aura pris pour un fou !

FRONTIN.

Pour un sage ; c'est l'être beaucoup que d'être fou de la folie commune. Il faut cependant que la mise en possession de Paris soit d'un prix inestimable, puisque sa prise imaginaire me vaut la main de Marinette.

FIN.